

Georges se releva vivement. En un instant il eut remis sur la malade des couvertures de laine ainsi que les vêtements qu'elle avait jetés dans la chambre. Puis, lui faisant une douce violence, il l'obligea à se reconcher.

Il y avait un reste de feu dans le foyer, il le raviva avec de menus morceaux de bois sec. En cherchant, il découvrit du charbon de terre dans un grand coffre; il en mit en plein la cheminée. Bientôt la pyramide de brouille se couvrit de flammes jaunes et bleues, et un quart d'heure après la chaleur de la chambre était à peine supportable.

Il se rapprocha du lit. La jeune femme, qui avait un instant fermé les yeux, les rouvrit.

— Vous trouvez-vous mieux ? lui demanda-t-il.

— Oui, bien mieux. Je respire plus facilement. Je sens que la chaleur revient. Mais mes membres sont encore comme insensibles : il me semble qu'ils sont brisés.

— Ce n'est qu'un engourdissement, une lassitude.

— Je le crois.

— Voulez-vous que je soulève un peu votre tête ?

— Oui.

Et, avec une adresse de vraie garde-malade, il ramena l'une contre l'autre les deux extrémités du traversin pour en troubler la hauteur.

Elle essaya de sourire en disant : Merci.

Georges, en ce moment, était le plus heureux des hommes.

— Maintenant, Jeanne, lui dit-il reposez-vous, ne parlez plus.

Elle fit un mouvement de tête qui signifiait : J'obéis.

Il prit une chaise et s'assit près du lit.

Après quelques minutes, la jeune femme porta vivement la main à sa poitrine. Le jeune homme se leva inquiet.

— Ce n'est rien, dit-elle, je voudrais manger.

Il se frappa le front avec douleur. C'était le premier désir de la malade et il ne pouvait le satisfaire.

— Ma chère Jeanne, dit-il, le jour commence à paraître, dans un instant le maître de ce logis sera ici et il ira bien vite acheter tout ce qui vous sera agréable.

Tout en parlant, son regard furetait dans tous les coins de la chambre. Sur une étagère, il aperçut un sucrier. Il alla le prendre. Il y trouva quatre ou cinq morceaux de sucre. La façon toute particulière dont ils étaient coupés indiquait suffisamment qu'ils provenaient d'économies faites sur les *glorios* pris au cabaret.

— C'est toujours cela, pensa-t-il.

Il ouvrit ensuite une armoire et, derrière du linge jeté sans ordre sur une tablette, il découvrit une bouteille que son propriétaire avait déjà souvent visitée. Ce qu'elle contenait encore avait la couleur et la limpidité de l'eau de source. Il prit un verre dans lequel il versa quelques gouttes du liquide. C'était du kirsch.

— Un morceau de sucre trempé dans cette liqueur ne peut faire du mal, se dit-il.

Et il l'offrit à la jeune femme.

Elle l'accepta et le garda entre ses lèvres, le laissant fondre lentement dans sa bouche. C'était peu, mais ce peu parut lui faire beaucoup de bien. Les spasmes de l'estomac diminuèrent.

Elle suçait successivement les cinq morceaux de sucre. Ainsi qu'il l'avait promis et à l'heure dite, le gardien du cimetière reparut.

— Eh bien ? fit-il à voix basse.

Pour toute réponse Georges lui montra la jeune femme.

— Puisqu'elle vit, ce que nous avons fait est bien. Se souvient-elle ?

— Oui.

— Alors elle est hors de danger.

— Je l'espère, murmura le jeune homme.

— Tenez, fit le gardien à voix basse, voilà ce que j'ai ramassé dans le cercueil.

Et il remit à Georges une poignée de perles.

— Avez-vous bien fait disparaître toutes les traces ?

— N'était-ce pas pour cela que je vous ai quitté ? Tenez, j'ai aussi enlevé ceci, continua-t-il en montrant quatre morceaux de fer forgés en forme de clous.

— Ah ! fit Georges, j'avais oublié de vous en parler.

— Mais, moi, j'ai voulu savoir comment vous étiez parvenu à escalader le mur ; je l'ai visité au petit jour, j'ai mis les clous dans ma poche et j'ai fait disparaître les rayures tracées par vos bottines. Aujourd'hui, avant midi, la dalle du caveau sera scellée avec du ciment et nul n'ira voir si le cercueil de madame de Borsenne est vide.

Le jeune homme prit la main du gardien et la serra fortement dans les siennes.

— Vous m'avez ensorcelé, quoi ! fit le pauvre homme, avec émotion ; il fallait que ce fût vous pour me faire sauter ainsi à ses pieds joints sur tous mes devoirs.

— Tantôt, je vous parlerai de ma reconnaissance, répliqua Georges. En ce moment, ne songeons qu'à elle. Vous allez courir aux provisions. Il faut un excellent potage, une bécasse rôtie, enfin tout ce que vous trouverez de meilleur ; du vin de Bordeaux, le plus fin, ne regardez pas au prix, surtout.

— Il est encore de bien bonne heure, fit observer le gardien ; je ne trouverai rien.

— Vous ferez allumer les fourneaux, vous mettrez tout

le monde à l'œuvre ; avec de l'argent on obtient tout. Tenez en voilà.

Et il mit dans la main du gardien un billet de cinq cents francs.

— Allez, reprit-il, courez et revenez au plus vite possible.

Le gardien disparut. Madame de Borsenne s'était assoupie.

VI

Le nom de Lambert est bien connu dans nos départements de l'Est où, pendant plus d'un siècle, il a été honorablement porté et toujours transmis, plus noble et plus vénéré, au fils par le père. Travail et probité sont les titres de noblesse de cette famille, et ces titres en valent bien d'autres plus brillants et plus pompeux dont s'affublent aujourd'hui une infinité de gentilshommes d'aventure et que portent, sans dignité et sans grandeur, de jolis messieurs, fils dégénérés d'une vieille race, qu'on peut ranger d'un seul coup, sans aucune espèce de tringe, dans la catégorie des inutiles.

Le premier des Lambert était un simple manoeuvre employé dans une des plus importantes filatures de laine de Marne. A force de travail et d'économie, il parvint à acheter un métier. Dès lors, il travailla chez lui et pour son compte. Au bout de quelques temps, en continuant son système d'économie, il acheta un second métier, puis un troisième.

Il s'était établi dans un faubourg de Reims, et pendant vingt ans, la petite filature prospéra et grandit. Quand, devenu vieux, il céda sa maison à son fils aîné, il occupait déjà douze ou quinze ouvriers.

Au commencement de ce siècle, la filature Lambert avait acquis une certaine importance. En 1820 on dut acheter un vaste terrain aux environs de la ville pour y construire des ateliers pouvant contenir un centaine d'ouvriers. Sous le règne de Louis-Philippe, Georges Lambert, qui était le quatrième du nom, comprenant les immenses services que la vapeur, employée comme force motrice, devait rendre à l'industrie, s'empara de l'idée nouvelle, fit construire des machines sur des modèles inventés par lui et transforma complètement les instruments de travail de son industrie. Il fit élever de nouveaux bâtiments, car les commandes se multipliant, il se vit obligé de doubler le nombre de ses ouvriers.

Ceux-ci s'étaient crus menacés dans leur existence en voyant les travaux que le chef de l'exploitation faisait exécuter dans l'établissement ; toutes ces innovations leur semblaient fatales. Mais, bientôt, quand ils s'aperçurent qu'ils se fatiguaient moins en gagnant tout autant et même davantage, ils comprirent que c'était aussi dans leur intérêt que Georges Lambert avait travaillé. Ils voulurent lui faire oublier leur mauvaise humeur des premiers moments et ils l'entourèrent de dévouement et d'affection pour lui témoigner leur reconnaissance.

En 1840, lorsque Georges Lambert mourut, la prospérité de la filature était à son apogée. Il laissait à son fils unique, Jacques Lambert, avec un nom sans tache, une fortune laborieusement acquise, évaluée à un million, non compris les bâtiments et le matériel de l'exploitation.

Jacques Lambert avait trente-huit ans. C'était un homme d'ordre et de beaucoup de savoir. Il avait fait à Paris de sérieuses études et obtenu le diplôme d'ingénieur. Puis il était revenu à Reims afin de se rendre utile à son père en prenant une part de son travail.

Juste et bon comme son père, les ouvriers le respectaient et l'aimaient. Habités depuis longtemps déjà à le considérer comme leur chef et à lui obéir, la mort de Georges Lambert n'amena aucun changement. Les rapports restèrent les mêmes entre le maître et les ouvriers.

On ne parlait du père que pour appeler le bien qu'il avait fait, et on s'accordait à dire que le fils était tout à fait digne de lui succéder dans la haute direction de la filature.

Jacques Lambert était marié depuis un an. Il avait épousé, avec le consentement de son père, une jeune orpheline presque pauvre, qu'il aimait, et dont il avait eu le bonheur de se faire aimer.

— Sa dot est mince, avait répondu Georges Lambert le jour où son fils s'était décidé à lui parler de son amour pour mademoiselle Joséphine de Pradines, mais c'est une jeune fille honnête, intelligente et bien élevée ; cela n'est pas sans valeur. Elle est jolie, pour toi c'est bien ; elle est bonne, pour moi c'est mieux. Tu l'aimes, c'est beaucoup : tu es aimé, je ne puis désirer davantage. Mademoiselle de Pradines sera l'ange de notre foyer. Elle est sans fortune, mais un cœur qui sait aimer renferme des trésors inappréciables. C'est là que se trouve le bonheur. Avec de l'or, on achète le plaisir, le bonheur jamais ! Épouse mademoiselle de Pradines, mon ami, j'approuve ton choix. Je suis assez riche pour payer sa dot et la tienne.

Et le mariage s'était fait.

Et comme l'avait dit le vieux Lambert, à défaut d'argent, la jeune fille avait apporté dans la maison le bonheur et la joie.

A la mort du filateur, madame Jacques était enceinte, et à l'époque fixée par la nature, elle mit au monde un fils. D'un commun accord, il fut décidé que pour honorer

la mémoire de l'aïeul, on donnerait au nouveau-né le prénom de Georges.

La naissance de cet enfant venait consoler Jacques Lambert de la perte récente qu'il avait faite et, dès le premier jour, il fonda sur l'avenir de son fils les plus belles espérances. Son amour pour sa femme ne pouvait augmenter, mais en sentant vibrer en lui les douces jouissances du sentiment paternel, il s'aperçut que l'horizon de son bonheur s'élargissait à l'infini.

Entouré de soins et d'une affection sans bornes, l'enfant grandit sous les yeux de sa mère. Pendant qu'elle faisait naître en lui les germes féconds de la sensibilité, Jacques mettait son plaisir à développer son intelligence et à le préparer aux grandes luttes de la vie.

A douze ans, Georges Lambert, élève de son père, entra au collège Sainte-Barbe, à Paris, pour y terminer ses études.

Quatre ans après, il revint à Reims. Il avait ramporté plusieurs prix à la Sorbonne et il rapportait, avec ses couronnes, les diplômes de bachelier ès lettres et ès sciences.

Son retour fut suivi de plusieurs jours de fêtes.

Un matin, après lui avoir fait visiter les ateliers où les ouvriers, jeunes et vieux, l'accueillirent comme le chef futur de l'établissement, son père lui dit :

— Mon cher Georges, depuis ton retour parmi nous, je t'ai laissé tout entier aux caresses de ta mère. Après tes succès, dont à juste titre nous sommes heureux et fiers, je vous devais bien cela. Mais le moment est venu de songer sérieusement à ton avenir. Tu as terminé brillamment les études ; en cela tu ne m'as point trompé. Tu n'as que seize ans, et déjà tu es un homme. Mais ce n'est pas assez : un homme a de grands devoirs à remplir envers la société et envers lui-même. Dans quelque condition qu'il soit né, il importe qu'il soit utile ; le nom de Lambert est synonyme de travail. J'ai trop de confiance en toi pour avoir supposé que tu voudrais rester oisif. Voilà pourquoi je te demande aujourd'hui : Que veux-tu faire ?

Le jeune homme hésita un instant avant de répondre.

— Si tu as une idée, un projet arrêté, dis-le moi, reprit Jacques Lambert.

— Mon père, répondit Georges, je veux être marin.

Jacques tressaillit.

— Marin ! répéta-t-il, marin ! je n'ai certainement pas bien compris. Il est impossible que tu songes à t'engager comme matelot.

— En effet, mon père, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

— Alors, explique-toi. Veux-tu compléter ton instruction par l'étude spéciale de la pyrotechnie ou de l'hydrographie ? Ambitionner de devenir ingénieur de la marine est louable et je t'approuve de tout mon cœur.

— Mes goûts sont plus modestes, mon père, répondit Georges en rougissant : Je veux être simplement officier de marine.

— Ah ! fit Jacques, qui ne put réprimer un mouvement de contrariété, il paraît que tu as le goût des émotions violentes et de la vie aventureuse. Ainsi, tu veux entrer à l'école navale ?

— Oui, mon père.

— Soit. Tu veux être marin, suis ta vocation. J'aurais préféré que tu restasses près de moi pour partager mes travaux, près de ta mère pour l'aimer ; mais je place ton bonheur au-dessus de ma satisfaction personnelle.

— Mon père, répliqua Georges avec émotion, en embrassant une carrière périlleuse, sans doute, mais honorable et qui me permet de me dévouer à mon pays, je ne cesserais pas de vous aimer, vous et ma mère.

— Oui, mais tu ne seras plus à nous, tu appartiendras à l'État.

— Je serai toujours votre fils, mon père et toujours digne de l'être.

— J'en suis sûr, fit Jacques Lambert.

Et il se retourna pour essayer furtivement une larme. Une de ses plus douces espérances lui échappait. Il n'essaya point de combattre la volonté de Georges. C'eût été en vain, il le savait. Il l'avait élevé, il connaissait son caractère ferme et absolu.

Madame Lambert pleura lorsqu'elle apprit que son fils allait de nouveau la quitter. Mais il s'agissait du bonheur de l'ingrat et, comme son mari, elle accepta le sacrifice.

Deux mois après, Georges entra à l'école navale établie sur le *Borda*, en rade à Brest.

(à continuer.)

NOTRE FEUILLETON

Nous recommandons fortement la lecture de notre feuilleton ; nous l'avons choisi avec grand soin, de façon qu'il puisse être, sans aucun danger, lu par tout le monde. C'est une œuvre pleine de situations pathétiques et de scènes émouvantes, qui à le don d'intéresser fortement, de la première à la dernière ligne. Le succès que ce roman a obtenu en France est considérable : le journal qui a en a eu la primeur, a vu, subitement sa circulation s'accroître de 100,000 exemplaires.

Qu'on en lise le premier chapitre et l'on sera convaincu de la haute valeur de notre feuilleton.